

Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÉE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE

SOMMAIRE. Gravures: M. Jules Anspach, d'après une Photographie de Ghémar Frères. - Le Réveil d'un Bébé rustique, d'après M. Meyer von Bremen. - Une Audience chez Agrippa, d'après M. Alma Tadema. - L'Héritière de Duivenvoorde. Le Vainqueur.

TEXTE: A nos Lecteurs. - Nos Gravures. - Chronique deçà delà. - Connaissances usuelles de la Semaine. - Portrait historique du Charlatanisme. - Larmes de Femmes. - Eléonore de Rouge-Cloître. Roman. - L'Héritière de Duivenvoorde. Histoire de la Lutte entre les Hameçons et les Cabillauds. - Rébus No. 8.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N^o. 107.

à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N^o. 31.

— 9^e. A N N É E. —

7 Juin 1879.

A NOS LECTEURS

Après avoir passé les neuf premières années de son existence dans le local de la Place Madou, l'ILLUSTRATION EUROPÉENNE s'est décidée à quitter ce quartier, trop peu central, pour se fixer au cœur même de l'agglomération bruxelloise, au BOULEVARD DU NORD, N^o 107, ce passage, plein de vie et d'animation, qui, large et spacieux, réunit la gare du Nord à celle du Midi. — Nous profiterons de cet emplacement commercial pour exposer, à la grande vitrine qui donne sur la voie publique, tous les ouvrages que nous produirons, Illustration Européenne, Musée du Jeune Age, Bible et Histoire des Croisades, illustrées par Gustave Doré, etc.

Nos bureaux seront donc placés dans une situation centrale, d'un accès facile, et qui est appelée forcément à devenir une des meilleures et des plus prospères de la ville de Bruxelles.

NOS GRAVURES.

M. JULES ANSPACH.

Nous donnons aujourd'hui comme actualité le portrait de M. Jules Anspach, enlevé le 19 mai par une maladie cruelle et implacable, à l'âge de presque cinquante ans.

Après de brillantes études de droit, faites à l'Université Libre, il se fit inscrire au tableau des avocats près de la Cour d'Appel de Bruxelles. Au mois d'octobre de l'année 1857, il fut élu conseiller communal, et le 27 décembre 1858, nommé échevin chargé de la direction de la police. Les qualités qu'il déploya dans ces fonctions, le firent désigner pour la place de Bourgmestre, devenue vacante par la mort de M. André Fontainas, et il y fut ap-

pelé le 15 décembre 1864. Le 12 juin 1866, il fut élu membre de la Chambre des Représentants, et son mandat fut renouvelé depuis lors à chaque élection.

Comme Bourgmestre M. Anspach s'était donné principalement pour mission de faire de la capitale de la Belgique une ville pouvant rivaliser avec les plus belles de l'Europe.

La liste des monuments, des embellissements,

suites, les unes dues à son initiative, les autres à son concours: le service de la distribution d'eau, le voûtement de la Senne, le Boulevard Extérieur, le Boulevard du Nord le Boulevard Central, la place de Brouckère, la Bourse, le déplacement de la station du Midi, la construction des Halles Centrales, le portail de Sainte-Gudule, le palais de Justice, l'Avenue du bois de la Cambre, la construction du bazar du Midi, la réorganisation de l'Académie des Beaux-Arts, le rachat par l'Etat du Jardin Botanique, l'élargissement d'un grand nombre de rues, la transformation du quartier de Notre-Dame-aux-Neiges, etc.

UNE AUDIENCE CHEZ AGRIPPA.

Vipsanius Agrippa, né l'an 64 avant notre ère, d'une famille très-obscure, parvint par son mérite aux plus hautes dignités militaires. Les victoires navales, qu'il remporta à Myles sur Sextus Pompée, et à Actium sur Antoine, le placent au premier rang parmi les plus illustres généraux romains de l'époque.

Octave, devenu empereur sous le nom d'Auguste, fit d'Agrippa le second personnage de l'empire, en récompense de ses grands services; il lui donna sa fille Julie en mariage, et avant d'entreprendre le voyage de deux ans qu'il fit en Asie et en Grèce, il remit à son gendre le gouvernement de l'Empire.

Agrippa aurait sans doute succédé à Auguste, s'il ne fût mort avant lui.

Ce grand homme avait plusieurs des vertus antiques; sa probité et son désintéressement méritent d'être signalés:

vainqueur des Germains, il refusa le triomphe, gouverneur des provinces, il administra avec une rare intégrité; il fit de son immense fortune le plus bel emploi, et bâtit à ses frais le Panthéon et des thermes magnifiques.

Sa qualité de gendre de l'empereur, et son



M. JULES ANSPACH, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE GHÉMAR FRÈRES.

des améliorations de tout genre que lui doit Bruxelles, témoigne de sa haute intelligence, de son énergie et de son activité, vraiment prodigieuses. Cette liste est longue; nous n'en indiquerons que les principaux points. Sous son administration, on a vu surgir les créations

éminente position, lui valaient chaque jour de nombreuses visites de solliciteurs, venant implorer auprès de lui protection et justice, ou demander des grâces et des faveurs en récompense de services rendus.

Le voilà qui s'avance d'un pas grave et majestueux, se dirigeant vers la salle d'audience; deux esclaves, dont il a fait ses secrétaires, sont assis à une table couverte de rouleaux de parchemins; ils se lèvent et s'inclinent humblement au passage de leur maître. Sur ses pas se presse la foule des visiteurs; nous y remarquons des représentants de toutes les nations formant le vaste empire des Césars: le Romain, comme le Grec, l'Asiatique, l'Égyptien, l'Éthiopien, le Perse et le Parthe; tous sont tour à tour admis à porter leurs plaintes, à faire entendre leurs réclamations, à demander protection et secours.

Cachés aux yeux d'Agrippa et à ceux de la multitude, deux esclaves attendent que leurs services soient requis; et un vieil augure, placé entre eux, est prêt à offrir son ministère sacré dans toutes les questions difficiles et douteuses qui peuvent surgir.

LE RÉVEIL D'UN BÉBÉ RUSTIQUE.

Bébé a bien dormi cette nuit, car il s'éveille avec une petite mine épanouie et riante.

La vieille grand-mère l'a entendu pousser son premier cri; vite elle s'est empressée de l'enlever de son berceau. Et le voilà aussitôt reçu dans les bras de frère et sœur, qui l'accablent de baisers et de caresses.

Car Bébé est si gentil! ce n'est pas un de ces enfants gâtés pleurant, criant pour des riens, ne pouvant voir quelque chose sans le demander. Oh! non: c'est un rude petit gailard pour son âge; élevé comme les enfants sont élevés à la campagne, non pas avec des bonbons et des sucreries de tous genres, mais au grand air pur, jouant sur l'herbe des prés ou dans le sable du chemin, et déjà bronzé par les rayons du soleil. Aussi voyez quel joli petit visage, joufflu et vermeil; on y lit la santé et la vigueur.

Il regarde sa mère avec ses grands yeux bleus, et malgré tous ses tendres appels, il hésite un peu à venir auprès d'elle; car, il a remarqué là, à terre, le grand baquet d'eau froide, qui va le rendre blanc comme neige, et frais comme une rose du matin.

CHRONIQUE DEÇA DELÀ.

SOMMAIRE. — Un sujet scabreux. — Le surnuméraire. — Exposition des Aquarellistes. — Une demande d'interdiction. — Les jours de la semaine chez les différents peuples. — Admiration d'un philologue pour l'Argot. — Deux belles inspirations de la bienfaisance. — Un changement à vue. — Réponse profonde d'une modiste.

Voulez-vous, chers lecteurs, avoir une idée de la méticuleuse et mirifique circonspection dont doit user votre chroniqueur, pour qu'on ne l'accuse pas de sortir de son domaine, — c'est-à-dire de décocher des traits satiriques, de se lancer dans des allusions, de toucher aux questions brûlantes du jour, etc., etc.?

Je m'en vais vous citer un fait:

Je venais de commencer un articulet débutant en ces termes:

„Qu'est-ce qu'un charlatan? C'est un homme montant sur des tréteaux pour faire acheter sa drogue....”

Un de mes amis, connu par sa sagesse, entra en ce moment et, après avoir jeté les yeux sur ces trois lignes, me dit avec ahurissement:

— Mon cher, cette pensée est par trop hardie, il faut la supprimer.

— Et pourquoi?

— On interprétera perfidement; on dira que par tréteaux vous entendez peut-être une tribune, une académie... enfin, toute espèce de situation élevée d'où l'on peut donner à sa parole plus ou moins de retentissement et émouvoir la badauderie humaine.

C'était aller loin, n'est-ce pas? Eh bien, j'ai trouvé prudent d'écouter le conseil, je me suis arrêté court et j'ai repris un autre sujet.

Le surnuméraire!... A ce nom que d'oreilles vont se dresser! — Eh bien, oui, le sujet est du plus grand intérêt, et des écrivains célèbres n'ont pas dédaigné de s'occuper de ce souffre-douleur administratif.

D'abord, il y a deux genres de surnuméraires: le surnuméraire pauvre et le surnuméraire aisé ou riche.

Le surnuméraire pauvre est riche d'espérance et a besoin d'une place; le surnuméraire riche est pauvre d'esprit et n'a besoin de rien. Une famille riche n'est pas assez bête pour mettre un homme d'esprit dans l'administration.

Le surnuméraire riche est confié à un employé supérieur ou placé près du directeur-général, qui l'initie à ce que Bilboquet, ce profond philosophe, appellerait la haute comédie de l'administration. On lui adoucit les horreurs du stage jusqu'à ce qu'il soit nommé à quel-que emploi.

Le surnuméraire pauvre est donc le vrai, le seul surnuméraire. Presque toujours enfant de la balle, fils d'une veuve d'employé, ou d'un employé retraité qui vit d'une maigre pension, sa famille se tue à le nourrir, le blanchir et l'habiller.

La candeur du surnuméraire dure peu. Le jeune homme a bientôt mesuré la distance effroyable qui se trouve entre un sous-chef et lui, cette distance qu'aucun mathématicien, ni Archimède, ni Newton, ni Pascal, ni Leibnitz, ni Képler, ni Laplace, n'a pu évaluer, et qui existe entre 0 et le chiffre 1, entre une gratification problématique et un traitement.

Le surnuméraire aperçoit les impossibilités de la carrière, il entend parler des passe-droits par des employés, qui les expliquent, il découvre les intrigues de bureaux, il voit les moyens exceptionnels par lesquels les supérieurs sont parvenus... Tout se sait dans les bureaux!

Evidemment, le surnumérariat est pour l'administration ce que le noviciat est dans les ordres religieux, une épreuve. Cette épreuve est rude, on y découvre ceux qui peuvent supporter l'indigence sans y succomber, le travail sans s'en dégoûter, et dont le tempérament acceptera l'horrible existence, ou, si vous le voulez, la maladie des bureaux.

De ce point de vue le surnumérariat est une institution bienfaisante. Sur trente surnuméraires, il en est quelques uns qui se sont faits à l'air du bureau, qui ont si bien accoutumé leur main à écrire, leur tête à ne plus penser, leur esprit à ne s'exercer que dans le cercle administratif, qu'ils deviennent les uns commis, les autres chefs en espérance.

Décidément, le genre aquarelle prend de plus en plus une place marquante dans l'art, par les progrès qu'il fait et le goût bien prononcé que montre pour lui le public en général. — Nous en avons une nouvelle preuve dans le succès qu'a obtenu, dès son ouverture, l'Exposition des aquarellistes, établie au Palais des Académies, — succès bien mérité par le grand nombre d'œuvres remarquables qui s'y trouvent, et aussi par le caractère de bienfaisance qu'on a eu l'heureuse idée de donner à cette charmante exhibition.

Des neveux sollicitent de la justice l'interdiction de leur oncle, sous prétexte qu'il n'est plus en état de gérer sa fortune. Mais le véritable motif, on le comprend.

Cet oncle a la réputation d'être grand ami de la bonne chère, ce qui est un argument de plus pour expliquer le trouble de sa raison.

Le juge, chargé de l'interroger, se trouve aussi d'une certaine force en gastronomie, et lui demande à brûle-pourpoint:

— Auriez-vous la bonté de me dire, Monsieur, combien un mouton a de cuisses?

— Avant de répondre, je désire savoir si vous voulez parler d'un mouton vivant ou d'un mouton mort?

— Je ne vois pas la distinction; c'est la même chose.

— Non; il y a une différence de moitié... Un mouton vivant peut avoir quatre jambes, mais un mouton mort n'en a que deux. Oui, celles de derrière qui s'appellent gigots.

Le tribunal n'eut pas besoin d'en entendre davantage: il rit et n'interdit pas.

On sera peut-être content de connaître les jours de la semaine chez les différents peuples de l'Europe actuelle:

On sait que lundi signifie jour de la lune; mardi, jour de Mars; mercredi, jour de Mercure; jeudi, jour de Jupiter; vendredi, jour de Vénus; samedi est une altération de sabbati dies, jour du sabbat; dimanche, jour du Seigneur, Dominica dies.

Les Italiens disent: lunedì, martedì, mercoledì, giovedì, venerdì, sabato, domenica.

Les Espagnols: lunes, martes, miércoles, jueves, viernes, sábado, domingo.

Les Anglais donnent aux jours de la semaine des noms tirés de la mythologie saxonne: monday, jour de la lune; tuesday, dérivé du dieu Tiesco; wednesday, du dieu Woden; thursday, du dieu Thor, friday, de la déesse Friga; saturday, de la déesse Seater; sunday, jour du soleil.

Les Allemands disent: montag, jour de la lune; dienstag, jour du service; mittwoch, milieu! donnerstag, jour du tonnerre; freitag, jour de la liberté; sonnabend, soirée du soleil; sonntag, jour du soleil.

Les Russes se servent des dénominations suivantes, à partir de lundi: poniedelnik (premier de la semaine), stornik (deuxième de la semaine), séréda (jour du milieu), tchetvert (quatrième), piatnitsa (cinquième), sabbatto (jour du sabbat), voskréénié (jour de la résurrection).

Enfin, les Portugais sont les seuls qui aient conservé le mot férie (feria, jour de la semaine); lundi, prima feira; mardi, segunda feira; mercredi, terca feira; jeudi, quarta feira; vendredi, quinta feira; samedi, sabbado; dimanche, domingo.

Un philologue vante dans une société élégante les richesses et les beautés de l'argot à la mode. On s'étonne de lui entendre émettre une pareille doctrine.

— Voyons, dit-il, — en montrant un ivrogne qui passait dans la rue, — un homme dans cet état à quatre genres de port; je vous défie de trouver, dans la belle langue française, des mots pour les exprimer, ces genres de port. Eh bien! l'argot nous les procure. L'homme ivre ou est „raide comme la justice” et laisse trop voir par son attitude forcée combien il lui en coûte de commander à la matière; ou „il a sa pente.” Ce qui arrive souvent quand on est „dans les vignes,” et il croit toujours que le terrain va lui manquer. — Ou il „festonne,” brochant de zigzags capricieux la ligne droite de son chemin. — Ou il est „dans les brouillards,” tâtonnant en plein soleil, comme s'il était perdu dans la brume. Attendez dix minutes encore; laissons descendre notre sujet au dernier degré de l'ivresse et vous pourrez dire indifféremment: „Il est gavé, plein, complet, bu, pion, rond comme une balle, humecté, pochard, casquette; il a sa culotte, son casque, son taquet, son sac, son affaire, son compte; saoul comme trente mille hommes; il en a jusqu'à la troisième capucine.” Ce n'est plus un homme, c'est un récipient plein à déborder.

Et comme l'ivrogne en question venait de se prendre aux cheveux avec un confrère, notre philologue continua en ces termes:

— Je vais profiter de ce spectacle pour vous faire connaître quelques-unes des phases les plus intéressantes de la batterie: — Avec la „peignée,” on se prend aux cheveux, on se „crêpe” le toupet, on se „tombe sur le poil.” On se „croche” ensuite en s'empoignant à bras-le-corps ou en se passant la jambe. „L'entrée, la valse, la tournée et la danse sans violons,” décrivent les mouvements précipités de la lutte. Avec la „dégelée, la torchée, l'étrillage, la brossée, la frottée, la brûlée,” on a l'épiderme bien échauffé; il est endolori après une „raclée.” La „rossée” vous sangle comme un cheval rétif; la „trempe, la trempée et la rincée” vous tordent comme du linge à la

lessive. Avec la „cuite” il vous en cuira long-temps.

Si l'adversaire vous „tombe,” gare à la „roulée, à la trépignée, à la tripotée, à la pile, au travail de casaquin!” Vous êtes à sa merci. Il vous pétrira de coups. Encore une seconde et vous voilà „en compote ou démolé.” Tant pis si vos os ne sont pas numérotés. Il n'y aura plus moyen de les mettre en place.

Notez que contre tous ces termes, le langage du monde n'en a pas un seul qui exprime la même idée d'un seul mot.

* *

Parmi les formes qu'a revêtues la charité au profit des victimes de la „catastrophe de l'Agrappe,” il en est une qui a été aussi brillante qu'ingénieuse. Nous voulons parler du grand cortège organisé par la Société de gymnastique de Verviers, la Franchimontoise. Le souvenir nous en revient à l'esprit en lisant une fort belle pièce de vers, signée Karl Grün, et dont voici un passage :

— Mon père, êtes-vous là? dit une faible voix.
— Ici, mon fils, ici.... Ne viens-tu pas, François?
— Je ne puis, aidez-moi : Je suis cloué sur place...
— Impossible, mon fils, tout mon corps est de glace.
O Dieu, Dieu tout-puissant, qu'allons-nous devenir?
— Père, prenez courage, on doit nous secourir.

L'enfant pleurait tout bas au milieu des ténèbres, Et l'air retentissait de hurlements funèbres.

— Père, m'entendez-vous? — Oui, mon fils, parle-

— Comme le temps est long! mon cœur s'emplit [moi.]

— Patience, on viendra. — Je n'ai plus d'espé- [d'effroi.]

Le puits est obstrué, trop grande est la distance... [rance,

Mathieu se redressa, farouche, et dit : — J'ai faim! Un silence de mort emplît le souterrain.

— Père! écoutez! J'entends là-haut des coups de [pioche.]

La montagne résonne et je crois qu'on s'approche... Père!... Il ne répond pas!... Au secours! par ici!...

Au secours!... Les voilà! Sauvés! mon Dieu, merci!

Non, je m'étais trompé! Ils vont en sens contraire! Il faut mourir!... Adieu prés fleuris!... Pauvre mère!

Il pleut. Au ciel s'en vont d'épais nuages gris.

En sortant de la ville on peut voir un taudis,

Avec un jardinet qu'ornent des giroflées,

Des femmes parlent bas, sur le seuil assemblées.

Dans la chambre commune aux murs peints à la

On aperçoit deux lits à travers les rideaux. [chaux,

Sur l'un râle François, les jambes fracassées;

Sur l'autre gît Mathieu. Ses souffrances passées.

Ont contracté ses traits. Il est mort....

Auprès d'eux.

Une vieille est assise, et son front sourcilieux

Est penché vers le sol; son âme se déchire.

Elle souffre en silence un horrible martyr.

La pauvre femme oublie en pleurant qu'elle a faim,

Et que bientôt, peut-être, elle sera sans pain.

* *

Il est plongé dans l'humeur la plus sombre; il maudit l'injustice et l'ingratitude des hommes.

— Oui, murmure-t-il, les dents serrées, les poings crispés, oui, tout est intrigue, cabale, vénalité, injustice! On me sacrifie.... Et quel homme inepte, sans titres, m'aura-t-on préféré?

La porte s'ouvre avec fracas :

Un intime entre, les bras ouverts :

— Mon ami, mon ami! lis donc!...

Et il déploie le „Moniteur.”

— Là!... là!... regarde, mon cher!...

Et notre désespéré de tout à l'heure, de s'écrier avec jubilation :

— Ah! j'étais certain d'avance que le gou-

vernement sait toujours distinguer et récompenser le vrai mérite!

* *

Une dame de l'aristocratie Bruxelloise, — qui possède son portrait magnifiquement peint par Gallait, — reprochait à sa marchande de modes, venue chez elle à l'occasion d'une commande, l'élévation croissante de ses prix, quand celle-ci lui dit, en montrant l'œuvre du grand artiste : „Madame la comtesse, est-ce que vous n'avez donc payé à l'auteur de ce tableau que les couleurs et la toile qu'il a employées?”

JEAN-LE-BU-FINEUR.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Les herbes parasites se développent, en cette saison, avec une vigueur que sont loin d'avoir les plantes utiles. C'est toujours ainsi, malheureusement, dans le monde social comme dans le monde physique. Voyons donc quel est le moyen de les détruire, ces herbes :

Le moyen est assez simple; il s'agit de faire bouillir, dans une chaudière de fer, de l'eau dans laquelle on ajoute, par soixante litres, douze livres de chaux et deux ou trois livres de soude en poudre, de faire bouillir quelque temps en agitant le mélange. On laisse reposer et on arrose avec ce liquide, étendu de deux fois son poids d'eau, les allées et les cours, qui sont bientôt nettoyées.

On purge la terre pour plusieurs années de ces végétations si rebelles. On peut employer encore, avec le même succès, le résidu dans lequel on ajoutera, en les faisant bouillir, les mêmes substances, en diminuant d'un quart ou d'un tiers et en y joignant du soufre. Ce dernier procédé est peut-être encore préférable.

Un fait curieux, qu'un campagnard vient de nous raconter à ce sujet :

Un berger accompagnait son troupeau au pâturage, sans son chien, qui était malade. Les moutons, passant à côté d'un champ semé de chanvre, y entrèrent malgré les efforts du conducteur pour les en empêcher. Le propriétaire qui survint fit dresser procès-verbal. Le juge de paix s'étant porté sur les lieux avec des experts, il fut constaté que l'entrée du troupeau dans cette propriété, au lieu d'y avoir causé quelque préjudice, l'avait considérablement améliorée, en mangeant les mauvaises herbes, sans avoir touché à aucune plante de chanvre.

Voilà, comment, par parenthèse, se découvrent souvent les procédés les plus utiles.

ÉLOY.

PORTRAIT HISTORIQUE DU CHARLATANISME.

Je suis le bâtard de la Fable,
Et j'ai fait fortune en chemin;
De moi sort la race innombrable

Qui trompe en cent façons le pauvre genre humain.
J'ai le ton emphatique avec un air capable,
J'excelle aux tours d'esprit, ainsi qu'aux tours de [main.]

Rien ne m'abat, rien ne m'arrête;
J'ai, pour créer de grands effets,
Plus d'art que de savoir, plus de front que de tête,
Plus de prestige que de faits.

L'amour du merveilleux est un amour si bête!
Il voit ce que je dis, et non ce que je fais.

Tantôt je marche solitaire,
Et tantôt la foule me suit.
Je m'enveloppe de mystère,
Et je m'environne de bruit :
Le bruit en impose au vulgaire
Et le silence à l'homme instruit.

L'Égypte à mon pouvoir rendit le premier culte,
Je fondai, sous le nom d'Hermès,
Cette philosophie occulte
Que j'enseignai sans cesse et n'expliquai jamais.

Des dieux souvent je fus le docile interprète :
Minos, leur favori, m'appela dans la Crète.
Il avait fait de justes lois;
Pour les diviniser il emprunta ma voix.

Le Grec m'aimait avec tendresse :
L'imagination disposait de son cœur;
Il accueillait avec ivresse
Le philosophe et l'imposteur :
Il fut l'ami de la sagesse;
Mais il fut l'amant de l'erreur.

De Delphes la prêtresse antique
Me confia son temple et son pouvoir :
Doué de l'esprit poétique
Je faisais à travers un voile énigmatique
Luire les rayons de l'espoir.

Pour tenir tête à Démosthène,
J'allai sur la place d'Athènes,
Du haut de la tribune inspirer les rhéteurs.
Près du tonneau de Diogène
Je rassemblais les spectateurs.
Indigné de voir Aristhène,
Épicure, Platon environnés d'honneurs,
Je les représentai comme des suborneurs.

Aux leçons du dieu d'Épidaure
Tout en courant je m'instruisis :
Tout près de la nature encore,
L'art de guérir était simple, clair et précis :
Pour m'illustrer je l'obscurcis.
J'avais deux méthodes suprêmes ;
Mon savoir était en systèmes,
Et mes guérisons en récits.

A Rome l'on me vit dominer les comices,
Et couvrir de vertus d'ambitieux desseins;
Là, dirigeant les aruspices,
Je soumis aux oiseaux les vainqueurs des humains;
Des poulets commandaient à l'aigle des Romains.
Suivant la loi de mes caprices,

Je réparais sans cesse avec des noms nouveaux,
Et ne fais que changer de place et de tréteaux.

Puissant d'intrigue et de parole,
Mon zèle au peuple, au roi, se vend le même jour.
Je suis Catilina, Cicéron tour-à-tour.
Je suis Cromwel, Marat, Walpole,

Sans être ému j'ai de grands mouvements;
Pompeusement j'aime des minuties ;
Et si j'ennoblis bien des grands,
J'ennoblis bien des inepties.

En résumé, voici les traits
Auxquels on peut me reconnaître :
J'aime à parler, j'aime à paraître,
J'aime à prôner ce que je sais,
J'aime à grossir ce que je fais,
J'aime à juger, j'aime à promettre ;
J'annonce les plus beaux secrets ;
Je n'en ai qu'un, — celui de mettre
Tous les sots dans mes intérêts.
Je les associe à ma gloire,
En m'associant à leur bien :
Leur bonheur suprême est de croire,
Et m'enrichir, voilà le mien!

CAGLIOSTRO IV.

LARMES DE FEMMES.

D'après ce que raconte un vieux rabin juif, la puissance des larmes de la femme sur l'homme, aurait déjà été essayée par Eve, d'après les conseils de Satan; et, sur le point de quitter la terre, en mère prudente, elle aurait réuni autour d'elle toute sa postérité féminine et lui aurait révélé cette admirable recette pour agir à coup sûr sur leurs maris.

* *

Les larmes sont bien, en effet, un privilège de la femme : elle seule les emploie convenablement et avec grâce. L'homme qui pleure est toujours plus ou moins ridicule; l'enfant piaule, le vieillard pleurniche : la femme seule sait pleurer, et au risque d'être accusé de paradoxe, j'explique la différence par cette raison que dans les larmes des femmes un art accompli vient en aide à la nature la mieux disposée, tandis que dans celles des hommes, c'est la simple nature qui apparaît; mais c'est la nature

violemment contrariée et jetée hors de ses voies, c'est-à-dire fort laide, fort grimaçante, fort désagréable à voir, comme tout ce qui est contraint et forcé.

Ces yeux rouges, bouffis et sans expression

affectent péniblement, mais ne touchent pas, et, s'ils excitent en nous quelque sentiment, c'est un sentiment qui n'a rien de commun avec la douleur. Les trois quarts et demi des hommes qui pleurent, pleurent brutalement,

bêtement, avec des contorsions et des grimaces comiques: ils obéissent à un pur besoin physique, aussi dangereux que l'envie de bailler ou l'habitude de ronfler.

**
*



UNE AUDIENCE CHEZ AGRIPPA, D'APRÈS M. ALMA TADEMA.
(Photographie de la Société Photographique de Berlin.)

On rencontre des hommes qui ont le don de toutes les fascinations, excepté le don des larmes: l'homme le plus efféminé reconnaît son impuissance radicale à cet égard. On ne fait avec goût, avec art, que ce que l'on sait

pouvoir bien faire; on ne peut bien faire que ce que l'on fait naturellement. L'homme a les jambes faites pour la course, il met dans la course une certaine élégance, aussi est-ce un plaisir de le voir courir; la femme a mille raisons

diamétralement opposées de ne pas courir, et s'il existe au monde quelque chose d'aussi ridicule qu'un homme qui pleure, n'est-ce pas une femme qui court?

**
*

Oui, une femme qui pleure est une puissance; les larmes lui vont si bien, et lui donnent une grâce si mélancolique et si touchante! Au contraire du visage masculin que les larmes rougissent et couperosent horriblement, le visage

féminin en reçoit une nouvelle fraîcheur et un nouvel éclat, comme après un bain aromatique. Aussi, connaissant l'efficacité presque infailible de ce moyen, elles en usent à tout propos, et elles savent parfaitement proportionner l'a-

bondance de leurs larmes à l'importance des résultats qu'elles veulent en obtenir; elles pleurent pour avoir une poupée ou un mari, un carlin ou un cachemire; elles pleurent aussi pour avoir la vie d'un homme, les richesses



LE RÉVEIL D'UN BÉBÉ RUSTIQUE, D'APRÈS M. MEYER VON BREMEN.
(Photographie de la société photographique de Berlin.)

d'une province; Hérodiade pleura pour avoir la tête de St-Jean; Cléopâtre pour se faire céder un quart de l'empire romain; les larmes de Bérénice ont failli coûter cher au même empire romain, et ce n'est pas une des moins

des victoires de Napoléon que d'avoir su refuser la Silésie aux larmes de la charmante reine de Prusse.

* * *

Dans l'antiquité, les femmes avaient utilisé et réduit en profession cette précieuse faculté de pleurer à volonté: elles se faisaient pleureuses dans la cérémonie des funérailles. Moyennant un prix convenu, elles se chargeaient d'expri-

mer la douleur des héritiers : il y avait des pleureuses de première, de deuxième et de troisième classe, et les larmes étaient consciencieusement mesurées suivant les classes.

On pourrait s'étonner que dans un siècle aussi utilitaire que celui où nous vivons, personne n'ait songé à rétablir cette profession. Après cela, les héritiers et surtout les héritières de nos jours sont bien capables de remplir par eux-mêmes l'office des pleureuses antiques, et c'est toujours autant de gagné.

* *

A Rome, à Athènes, l'avocat chargé d'une détestable cause, de la défense de quelque abominable sacrifiant, ne se gênait pas pour appeler les larmes des femmes au secours de son éloquence : à un signal donné, tout ce qu'on avait pu réunir de femmes dans la famille de l'accusé envahissait le prétoire, l'inondait de larmes, et les juges, quoique bien aguerris à de pareilles attaques, avaient rarement la force d'y résister.

Qui ne sait que les larmes sont au théâtre le meilleur élément de succès; elles y apportent l'argent, comme les pluies font pousser les récoltes.

* *

Je n'en finirais pas, si je voulais passer en revue les usages innombrables auxquels le don des larmes peut s'appliquer, les tours de force qu'il a permis d'accomplir, les enchantements qu'il a opérés, les rochers qu'il a fondus, les fortunes qu'il a fondues, les ruses qu'il a aidées, les iniquités dont il a été cause, les secrets qu'il a arrachés, les résolutions qu'il a rompues, les pardons impossibles qu'il a conquis, les coquetteries qu'il a voilées, les Sganarelles qu'il a dupés.

O larmes! perles liquides, plus précieuses mille fois que celles de la mer, quel héritage inestimable possèdent en vous les rusées filles d'Eve! Et qu'elle est vraie, — en ce qui les regarde, — qu'elle est profonde cette belle parole de l'Evangile : „Heureux ceux qui pleurent!”

H. NEVIRE.

ÉLÉONORE DE ROUGE-CLOITRE.

Roman.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(Suite, voir page 239.)

XVII.

Depuis qu'Eléonore, innocentée par la cour d'assises, quitta brusquement le château de Rouge-Cloître, accompagnée de son cousin, de l'enfant de celui-ci et de M^{me} de Vaudrez, elle n'a reparu dans ce récit que quatre ou cinq fois, rapidement et vaguement, et sans que nous nous soyons expliqués sur les motifs pour lesquels nous laissions ainsi à l'écart notre héroïne, au grand étonnement de nos lecteurs sans doute.

La suite fera comprendre et justifiera les raisons qui nous faisaient une loi impérieuse de procéder ainsi.

Comme nous le savons, après avoir mené, avec le malheureux frappé de folie, auquel elle s'était entièrement dévouée, une vie cachée et errante, pendant plus de vingt ans, elle s'était établie momentanément à Paris, dans une maison de la rue St-Honoré, rue qu'elle avait choisie à cause de son mouvement même, pour moins fixer l'attention du voisinage.

Au moment où nous nous retrouvons en sa présence, elle est assise, lisant, devant la fenêtre d'un petit salon situé au premier étage et donnant sur la rue.

Quoiqu'elle ait dépassé la quarantaine et que le chagrin comme les années ait beaucoup modifié ses traits, elle est belle encore et facilement reconnaissable. Seulement, elle a pris cet embonpoint qui envahit souvent la

femme arrivée à son âge. Ajoutons qu'une profonde tristesse règne en ce moment sur son visage, et que souvent elle interrompt sa lecture et, les regards baissés, semble s'absorber dans une profonde rêverie, d'où elle ne sort que pour essayer parfois quelques gouttes de sueur qui perlent à son front, comme si quelque pensée soudaine et pénible venait l'agiter.

En entendant sonner à la porte extérieure, elle se leva vivement et se précipita hors de la pièce pour écouter. Elle parut satisfaite en reconnaissant le visiteur, qui l'eut bientôt rejointe.

C'était un homme d'une soixantaine d'années, à l'air bon et souriant, mis avec une élégance sévère et portant le ruban de la Légion d'Honneur.

— Ah! c'est vous, docteur! dit-elle. Dieu soit béni, je vous attendais avec une impatience qu'explique votre absence pendant trois jours.

— Chère dame, répondit M. Borelly, un des premiers médecins aliénistes de Paris, veuillez m'excuser, j'ai eu un empêchement grave. Du reste, il n'y a pas péril en la demeure... Que s'est-il passé depuis ma dernière visite?

— Une grande transformation. Il est d'un calme et d'un mutisme qui m'effraient. On croirait qu'il pense, qu'il médite avec sangfroid... Je ne l'ai jamais vu dans cet état.

— L'électricité! l'électricité!... Veuillez, s'il vous plaît, me conduire auprès de lui.

Eléonore et l'homme de l'art traversèrent deux chambres et pénétrèrent dans une pièce assez vaste donnant sur une cour et dont les fenêtres étaient garnies de barreaux de fer.

Là, se trouvaient deux hommes, l'un debout, l'autre assis.

Le premier, sur un signe d'Eléonore, se hâta de sortir. Quant au second, étendu immobile dans un fauteuil, il fit un léger mouvement de tête et retomba aussitôt dans la même attitude.

C'était le comte René de Rouge-Cloître, que sa chevelure entièrement blanche, ses yeux caves, ses traits amaigris, eussent rendu presque méconnaissable aux yeux de ceux qui l'avaient le plus intimement connu jadis.

— Eh bien, cher Monsieur Corentin, dit le docteur avec bonté, en lui prenant la main, comment allez-vous aujourd'hui?

M. Borelly recula en entendant le fou lui répondre distinctement :

— J'ai été très-mal hier soir et cette nuit; il me semblait que ma tête se brisait; mais depuis une heure il me semble que je suis tout autre. Pourtant, j'éprouve une grande fatigue.

Ses regards se portèrent vers Eléonore qu'il appela du geste; sa physionomie s'animait de plus en plus.

— Je ne vous ai pas encore vue aujourd'hui, ma chère cousine, dit-il.

Celle à qui s'adressaient ces paroles semblait être au comble de la stupéfaction.

— Quoi, dit-elle en se penchant vers lui, vous avez remarqué... vous vous souvenez?...

— Eh, oui! J'allais signifier à Victor de vous appeler pour vous raconter un rêve que j'ai fait....

— Oh, laissons, laissons les rêves, interrompit le docteur qui s'était assis, avait approché sa chaise du malade et interrogeait avidement ses traits.

Après un rapide examen, il se leva vivement et dit :

— Très-bien, très-bien... mais il faut m'excuser; on m'attend, je dois m'en aller; je reviendrai demain matin.

Quand il fut seul avec M^{lle} de Rouge-Cloître, il s'écria :

— Voilà certes un véritable phénomène! Du calme, de la raison, et cela soudainement, après tant d'années, sans cause morale... car il ne s'est rien passé d'extraordinaire ici, n'est-ce pas? En tout cas, je voudrais interroger le domestique qui le soigne.

Eléonore parut très-embarrassée.

— J'ai un aveu à vous faire, cher docteur, dit-elle. En présence de cette horrible vision qui le poursuivait, et dont je vous ai expliqué la cause, en présence des paroles qu'il prononçait alors, il m'a fallu user d'une grande prudence, vous savez, le monde... Et puis, il y a

une famille en jeu... Voilà pourquoi je me suis adressée à un institut de sourds-muets pour avoir un domestique, quoique cela présentât certains inconvénients... Mais ils ont été prévus...

Le médecin se mordit les lèvres.

— Ah! dit-il, ce Victor ne parle, ni n'entend... Eh bien, si vous connaissez son langage, je vous prierais de lui poser quelques questions pour quand je viendrai demain.

Il formula ces questions et se retira.

Lorsqu'il fut dans la rue, il hocha la tête en murmurant ces mots :

— J'aurais dû me douter de la cause réelle de ces singuliers accès, de ces mouvements de terreur, de ces inconcevables propos... Si j'étais curieux, Dieu sait ce que j'apprendrais sur le compte de ces deux êtres!

XVIII.

Eléonore s'était hâtée de retourner auprès de son cousin. Elle le retrouva dans une espèce de prostration qui lui serra le cœur, ouvert un instant à la joie et à l'espérance.

— René! fit-elle en le secouant.

Il jeta sur elle un regard vague en disant :

— J'ai sommeil, sommeil....

Et il parut s'endormir.

Elle écouta sa respiration qu'elle trouva régulière. Alors appelant le muet dans une pièce voisine, elle l'interrogea conformément aux instructions du docteur Borelly, et cela avec une habileté consommée dans le langage inventé par l'abbé de l'Épée. Mais elle n'obtint aucun des renseignements désirés. Le pauvre diable, qui n'aurait rien pu remarquer que „de visu,” n'avait constaté chez le comte, depuis l'avant-veille, qu'un calme qui l'avait lui-même étonné.

Le fou continuait à dormir paisiblement, ce qui ne lui arrivait jamais dans le jour. Était-ce un symptôme heureux ou funeste? voilà ce que se demandait Eléonore, qui s'était installée auprès de lui, quand tout-à-coup elle entendit un bruit de voix au rez-de-chaussée, ce qui excita chez elle un grand étonnement.

Elle sortit sur la pointe des pieds et se dirigea vers le palier. Une de ces voix était celle d'Augustine, l'autre une voix d'homme.

— Si j'avais su cela, je ne vous aurais pas ouvert, disais la vieille servante; Madame ne reçoit jamais personne, surtout que vous ne voulez pas me dire votre nom.

— Oh, soyez tranquille, répondit l'interlocuteur, je ne viens ici dans aucun mauvais dessein, au contraire. J'apporte à Madame une nouvelle importante.

Eléonore écoutait avidement cette voix, qui lui semblait déjà avoir frappé son oreille.

Le colloque continuait :

— Nommez-vous ou je ne vous annoncerai pas à Madame, répétait Augustine.

— Dans son intérêt, non! Elle doit être préparée petit-à-petit, et moi seul, je puis le faire. Il s'agit, je le répète, d'une nouvelle très-grave que j'ai à lui annoncer.

— Raison de plus... Monsieur, encore une fois, c'est inutile, écrivez à Madame, mais vous ne la verrez pas. Il m'est strictement défendu d'introduire personne.

Il y eut un court silence pendant lequel Eléonore descendit plusieurs marches pour mieux entendre.

Le visiteur reprit d'un ton plus élevé :

— Voyons, puisqu'il faut vous parler net, dites à M^{lle} Eléonore de Rouge-Cloître qu'un de ses parents désire la voir.

En ce moment, Eléonore se tenait penchée sur la rampe de l'escalier, et elle vit distinctement celui qui venait de prononcer ces paroles.

A cette vue, elle tomba comme foudroyée, en poussant un cri, et roulant de degrés en degrés elle arriva, la tête ensanglantée, jusqu'au bas de l'escalier.

L'étranger et la vieille servante se précipitèrent vers elle pour la relever.

On aura deviné sans doute que le visiteur n'était autre que le jeune comte.

(A continuer.)

L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Épisode de la lutte entre les Hameçons
et les Cabillauds.

CHAPITRE XIII. — LE VAINQUEUR.

„Honneur au vainqueur!” s'écria la foule, d'une seule voix, lorsque Floris Halvenaar eut, d'un vigoureux coup de lance, désarçonné son dernier adversaire.

Fier de son brillant succès, le chevalier parcourut par trois fois l'enceinte de la lice; par trois fois il éleva la voix, à l'effet de provoquer quiconque oserait venir se mesurer avec lui, pour lui disputer la palme du tournoi; mais ce cri ne trouvait d'autre écho que les applaudissements de la foule.

Halvenaar a répété son troisième appel; les juges du camp vont le proclamer vainqueur et donnent aux hérauts l'ordre de l'accompagner jusque devant Aleidis de Duivenvoorde, pour recevoir de ses mains le prix de la victoire, lorsque tout-à-coup le galop furieux d'un cheval attire l'attention de tous, et bientôt un cavalier se précipite dans la lice par la barrière ouverte.

Floris Halvenaar considère le nouveau venu avec plus d'étonnement que de crainte. Cet étranger, qui tombe là comme des nues, cet ouvrier de la dernière heure, sera-t-il assez audacieux pour oser se mesurer avec lui, le vainqueur de tant de nobles et valeureux champions?

Cette idée lui fait pousser un éclat de rire sardonique sous la visière de son heaume. Une nouvelle lutte avec l'étranger ne pourrait qu'ajouter un fleuron de plus à la couronne de gloire qu'il vient de remporter.

Et comme pour exciter son adversaire au combat, il se porte rapidement à sa rencontre, en le provoquant à haute voix et en clamant son cri de guerre.

A peine le chevalier inconnu a-t-il pénétré dans la lice, que son fier et noble maintien prouve assez qu'il accepte le défi. Retenant son destrier écumant, il s'avance vers les juges du camp, pour leur donner la preuve qu'il appartient à la chevalerie et a le droit d'être admis au tournoi.

Quelques instants après, les trompettes résonnent de nouveau, le combat, que l'on croyait fini, recommence; la foule applaudit et manifeste sa joie par mille cris répétés.

L'attitude pleine de noblesse et de courage du chevalier étranger; l'habileté avec laquelle il manie son cheval, l'audace qu'il met à accepter le défi d'un champion réputé invincible, tout dispose les esprits en sa faveur, et l'on pressent que la lutte sera chaude et la victoire vivement disputée.

Déjà les deux champions ont reçu leurs lances de la main des varlets; déjà ils se sont postés, en face l'un de l'autre, à chacune des extrémités de la lice, pour prendre du terrain et se précipiter avec d'autant plus de force en avant; un religieux silence a remplacé les cris de la foule, mille regards sont braqués sur les combattants, tous attendent avec anxiété l'issue de la lutte.

Le clairon sonne pour la dernière fois.

Au même moment le sol s'ébranle sous les pas précipités des chevaux; la lance en arrêt, les champions se portent au devant l'un de l'autre, la distance qui les sépare diminue à vue d'œil; le fer retentit sur l'airain des armures, le choc des deux masses de fer s'est produit, les éclats des lances brisées jonchent le sol, mais les deux chevaliers se tiennent fermes sur leurs arçons.

La première rencontre n'a rien décidé. Les varlets enlèvent les débris des lances, et apportent de nouvelles armes. Les deux champions reprennent chacun leur position première pour recommencer bientôt leur redoutable course.

Ecoutez comme la terre tremble sous les pas de leurs fougueux destriers; voyez combien ils ont hâte de se rencontrer!

Un nouveau choc retentit, l'airain résonne sur l'airain, un long cri d'étonnement et d'admiration s'échappe de la bouche des spectateurs.

L'inconnu a reçu un coup vigoureux en pleine poitrine; de sa cuirasse enfoncée s'est échappé un bruit sourd, mais, ô prodige! il semble n'avoir éprouvé aucun choc, il n'a pas été précipité de sa selle comme tout le monde s'y attendait, au contraire, il se tient sur son cheval, aussi ferme et aussi fier que jamais, comme si la lance de Halvenaar n'eût été qu'un faible roseau. Et comme un roseau, en effet, elle se rompit par le milieu sous une riposte habilement appliquée de son adversaire.

Floris, lui aussi, resta en selle, mais son écu s'était brisé sous le choc.

La victoire restait de nouveau indécise, mais les deux champions avaient appris à connaître leur force. Un instant ils se trouvaient presque côte à côte, et l'inconnu en profita pour se pencher vers son adversaire, auquel il jeta à mi-voix quelques paroles qui semblèrent lui donner une force, une énergie nouvelle. Eperonnant son cheval avec rage, il retourna se mettre en position.

La lutte recommença plus animée, plus terrible; les nobles destriers furent lancés en avant comme un tourbillon; mais soit qu'il se laissât emporter par une fureur soudaine, soit qu'il redoutât une valeur qu'il avait appris à connaître, Halvenaar dirigea sa lance vers le poitrail du cheval de l'inconnu.

Le noble animal, mortellement atteint, tomba lourdement dans l'arène, entraînant son cavalier dans sa chute.

Le joûteur félon voulut alors frapper son adversaire, mais celui-ci se redressa plus prompt que l'éclair, releva sa lance qu'il n'avait point quittée et se mit en garde.

L'infâme action de Halvenaar avait arraché de toutes les bouches un cri d'étonnement et de réprobation. Il était inouï qu'un chevalier osât ainsi fouler aux pieds toutes les lois de la chevalerie, toutes les prescriptions des tournois, en portant la main sur le cheval de son adversaire, et en poussant l'infamie jusqu'à frapper ce dernier, tandis qu'il gisait à terre.

Les maréchaux du camp s'élançèrent aussitôt avec leurs longues baguettes blanches pour séparer les combattants. Mais Halvenaar, manquant plus que jamais à toutes les règles admises en matière de chevalerie et de tournoi, continuait à combattre son adversaire, et ce n'était plus la poitrine qu'il visait maintenant, il cherchait à atteindre les jointures de l'armure et à le blesser au cou. L'inconnu cependant conservait son sangfroid; quoique combattant à pied, il paraît tous les coups au moyen de son écu avec une merveilleuse adresse; bien plus, abandonnant la défensive, il prit l'offensive à son tour et porta à son antagoniste un coup tellement violent en pleine poitrine que Floris Halvenaar en fut désarçonné et précipité sur le sol, au milieu des applaudissements et des cris de joie de tous les spectateurs.

„Honneur! honneur au vainqueur!” s'écrient mille bouches.

Et trompettes, clairons, hautbois entonnent l'hymne du triomphe; l'enthousiasme est à son comble, les chevaliers poussent des cris d'admiration, et les nobles dames lancent dans la lice, de leurs blanches mains, des bouquets, des écharpes, des mouchoirs dont elles accablent le glorieux vainqueur.

Quant à la demoiselle de Duivenvoorde, elle semble sortir comme d'un songe, maintenant que l'odieux Halvenaar est vaincu et que ce n'est pas à lui qu'elle devra remettre le prix du tournoi.

Les joûtes sont terminées; tandis que le félon Halvenaar se retire, couvert de honte et la rage au cœur, les hérauts proclament vainqueur le chevalier inconnu, et encore une fois la foule entière se lève pour le saluer de ses acclamations.

Fièrement monté sur le cheval que les varlets se sont empressés de lui amener, le vainqueur s'avance, conduit par le maréchal héréditaire, vers le trône où siège le comte de Hollande, qu'il va saluer et dont il reçoit les plus chaleureuses félicitations. Mais au moment de se diriger vers la demoiselle de Duivenvoorde, pour recevoir de sa main la couronne d'or qu'il avait si vaillamment acquise, il se sentit pris, lui, l'homme fort, le guerrier redoutable,

d'un trouble visible, et se mit à trembler comme une feuille sous son armure. Il resta quelques instants immobile sur sa selle, comme s'il n'osait approcher; le maréchal héréditaire se vit obligé de l'exciter et de lui rappeler qu'Aleidis de Duivenvoorde l'attendait pour le couronner.

Quant à la jeune fille, soit qu'elle eût remarqué la singulière timidité du triomphateur, soit qu'elle fût émue, troublée à la pensée d'avoir été choisie entre toutes pour décerner le prix, elle aussi tremblait de tous ses membres, et son pâle visage semblait plus pâle encore.

— Courage! prenez courage, mademoiselle, lui souffla à l'oreille Aleidis de Poelgeest, qui remarqua son trouble.

La jeune fille, rendue à la situation par ces paroles, reprit un peu d'assurance et tendit d'une main tremblante au vainqueur la couronne d'or.

Une chose singulière se produisit alors: comme si l'agitation de notre héroïne se fût communiquée, semblable à une étincelle électrique, à travers la couronne, le chevalier inconnu, qui avait subi sans broncher tant de coups de lance, chancela soudainement sur sa selle et eut à peine assez de force pour prendre le prix du triomphe et le placer sur son casque.

— Noble chevalier, dit alors la dame de Poelgeest, désireuse de connaître le guerrier inconnu, dont la sombre armure ne décélait ni la race ni la nationalité; noble chevalier, M^{lle} de Duivenvoorde et moi, nous désirerions apprendre votre nom et voir votre visage, car votre modestie semble égaler votre valeur.

Le chevalier hésita quelques instants, puis, prenant tout-à-coup un parti, il leva rapidement la visière de son heaume et montra son mâle visage au grand jour, en jetant sur Aleidis de Duivenvoorde un regard indéfinissable...

La jeune fille tomba en arrière, comme frappée de la foudre, tandis que ses lèvres murmuraient:

— Grand Dieu! lui! Herman de Stryen! ..

Au même instant, le chevalier s'était éloigné, oubliant dans sa précipitation de se conformer à l'antique usage, qui voulait que tout champion victorieux parcourût trois fois l'enceinte, orné des signes de la victoire, pour recevoir encore une fois les félicitations et les applaudissements des spectateurs.

— Connaissez-vous ce singulier chevalier? demanda Aleidis de Poelgeest à sa compagne, car cette scène bizarre avait excité au plus haut point sa curiosité.

Mais ne recevant pas de réponse, elle regarda à ses côtés, et vit que la jeune fille était tombée sur son siège, privée de connaissance. Elle se pencha vers la pauvre enfant, lui prit les mains avec sollicitude et chercha, en lui prodiguant de douces paroles, à la faire revenir à elle. La vie reparut peu à peu sur le pâle visage d'Aleidis, mais sa bouche était toujours incapable de prononcer une parole, et elle se laissa conduire ou plutôt porter au château du comte, sans que personne comprît la raison de cette subite indisposition.

Quelques instants plus tard, la demoiselle de Duivenvoorde était étendue sur un lit d'une grande magnificence, dans un des appartements du château, ayant auprès d'elle Aleidis de Poelgeest. Un médecin, appelé immédiatement, venait de déclarer que la malade ne courait aucun danger et que son évanouissement ne devait plus durer que quelques minutes. En effet, bientôt sa respiration devint plus libre, la vie circula dans ses membres raidis, et, entr'ouvrant tout-à-coup les yeux, la jeune fille porta autour d'elle des regards étonnés et demanda d'une voix encore faible:

— Où suis-je? que m'est-il arrivé?

Aleidis de Poelgeest la baisa au front et répondit:

— Où vous êtes? chez votre amie qui ne désire que votre bonheur. Quant à ce qui vous est arrivé, c'est là encore une énigme pour moi, à moins que votre subite indisposition n'eût quelque rapport avec l'apparition de ce jeune chevalier inconnu à qui vous avez décerné le prix du tournoi. Si je ne me trompe, vous avez prononcé son nom.

— Herman de Stryen! s'écria la jeune fille.

Et son visage prit une expression singulière.

— Justement, Herman de Stryen... C'est sans doute le nom de ce singulier chevalier?

— Ce n'est donc pas un rêve! reprit la jeune fille avec feu, le mort serait sorti de son tombeau!... C'est impossible, et cependant je l'ai bien vu... c'était lui... Grand Dieu, il serait donc encore en vie!

— Oh! racontez moi votre histoire, noble damoiselle, reprit Aleidis de Poelgeest, d'un ton flatteur.

— Comment le pourrais-je? mon cœur bat à briser ma poitrine, mon esprit s'obscurcit, je ne sais ce que j'éprouve; je ne sais si je dois pleurer ou me réjouir.

Aleidis de Poelgeest considéra le visage altéré de sa compagne; un sentiment de compassion s'empara d'elle aussitôt, une larme perla à sa paupière. Fut-ce cette marque de sympathie ou le besoin de verser le trop plein de son âme qui entraîna la pauvre enfant? Elle se jeta dans les bras d'Aleidis de Poelgeest et éclata en sanglots. Après qu'elle eut ainsi soulagé son cœur, elle releva la tête et s'écria:

— Ah! maintenant je me sens mieux et je pourrai vous raconter mon histoire.

Les deux demoiselles s'assirent l'une à côté de l'autre, la main dans la main, et Aleidis de Duivenvoorde commença l'histoire de sa vie.

Elle raconta ses jeunes années passées au château de Stryen au milieu des plaisirs insoucians de son âge que partageait un jeune page attaché à la maison de son père; elle dépeignit avec complaisance le compagnon de ses jeux, élevé bientôt au grade d'écuyer de son maître; elle avoua l'amour qui grandit avec elle pour le noble jeune homme et les efforts qu'elle dut faire, en sa qualité de fille de haut lignage, pour cacher ses sentiments. Elle narra l'épisode de la chasse au sanglier et comment elle dut la vie au dévouement du chevalier Herman de Stryen; comment elle avait cru comprendre, lors du festin qui suivit, que Herman, lui aussi, l'aimait. Elle raconta comment la trahison d'un chevalier félon se plaça entre elle et Herman pour entraver leur amour, et comment enfin le noble jeune homme prit le parti de quitter le pays et d'aller en Espagne combattre les Infidèles. Elle rappela ensuite toutes les persécutions dont elle avait été l'objet de la part du méchant chevalier: ses obsessions pour obtenir sa main, obsessions repoussées avec horreur; son infâme et infructueuse attaque du château pendant l'absence de son père; l'isolement et les douleurs de ces deux longues années, et enfin, pour terminer, l'affreuse nouvelle qu'elle avait reçue en dernier lieu de la mort de Herman de Stryen, tombé sous le cimeterre des Maures. Elle communiqua en outre à sa compagne qu'elle n'avait suivi son père à la cour que pour lui obéir; que son cœur était resté vide

et que tous les plaisirs, toutes les fêtes données en son honneur n'avaient fait qu'aviver sa douleur.

Aleidis de Poelgeest avait écouté ce récit émouvant avec la plus grande attention et le plus vif intérêt; sa sensibilité lui faisait verser des larmes qu'elle mêlait à celles de l'affligée.

— Et moi, dit-elle, qui n'ai pas deviné la profondeur de la blessure de votre cœur! moi qui croyais que l'animation des fêtes ferait revenir les belles couleurs sur votre gentil visage!... Mais pourquoi ne pas avoir versé plus tôt votre cœur dans le mien?

Aleidis de Duivenvoorde se tut, un sentiment de courtoisie ne lui permettait pas de répondre à cette question.

— Et le dénouement? reprit Aleidis de

filles en souriant au milieu de ses larmes. Herman de Stryen, le compagnon de ma jeunesse, que je croyais enseveli en la terre d'Espagne, Herman de Stryen a subitement reparu à mes yeux; c'est le héros dont tous ont admiré la valeur, c'est le vainqueur du tournoi. Quelque invraisemblable que ce soit, déjà avant qu'il n'eût découvert son visage, une voix me disait que ce héros était lui, ne pouvait être que lui.

— Il est encore une chose que vous avez oublié de me communiquer, dit la demoiselle de Poelgeest: c'est le nom de votre persécuteur.

La jeune fille hésita; elle avait déjà remarqué combien Floris Halvenaar était en faveur auprès de sa compagne. Craignant de la blesser ou de lui causer de la peine, elle voulut cacher ce nom odieux; mais, vivement sollicitée, et en ayant déjà trop dit pour se taire, elle prit son parti et d'une voix grave et triste elle prononça ces paroles:

— Mon persécuteur, le persécuteur de Herman, et tantôt son rival dans le tournoi... c'est Floris Halvenaar.

— Oh! je le craignais, répliqua Aleidis de Poelgeest sans amertume ni colère; un valeureux chevalier cependant et qui a rendu de grands services à notre seigneur comte! Quoi qu'il en soit, il est coupable pour avoir si mal employé les qualités dont il est doué. Il a su s'attirer la confiance du souverain et la mienne, mais dès aujourd'hui je lui retire toute mon amitié, et demain le sire Albert saura tout. S'il ose encore attenter à votre tranquillité ou à celle du noble Herman de Stryen, l'infâme aura à s'en repentir.

Aleidis de Duivenvoorde remercia son amie de l'intérêt qu'elle lui portait. Se sentant assez bien remise de toutes ces commotions, elle sollicita la permission de se rendre chez son père et d'être dispensée d'assister aux fêtes qui se préparaient pour le soir, car elle avait besoin de repos et de solitude.

Aleidis de Poelgeest s'empressa de satisfaire à cette double prière; elle comprenait trop bien la situation de sa jeune amie, qu'elle fit conduire à l'hôtel de son père dans sa propre voiture.

Dès que la jeune fille fut seule dans sa chambre elle se jeta, les yeux remplis de douces larmes, aux pieds de l'image de la Mère de Dieu et lui adressa une fervente prière pour la remercier d'avoir protégé son ami, au milieu des dangers qu'il avait courus et de l'avoir ramené sain et sauf dans sa patrie.

Lorsque, le soir de cette journée agitée, Aleidis de Duivenvoorde se décida à prendre le repos nécessaire, elle avait oublié toutes ses douleurs passées, et l'avenir lui semblait désormais sans nuages. Pourtant, que de chagrins amers l'attendaient encore!

(A continuer.)



L'HÉRITIÈRE DE DUIVENVOORDE.

Il leva vivement la visière de son heaume."

Poelgeest après quelques instants; si je ne me trompe, votre histoire n'est pas terminée, et la fin, je crois, sera moins triste que le commencement!

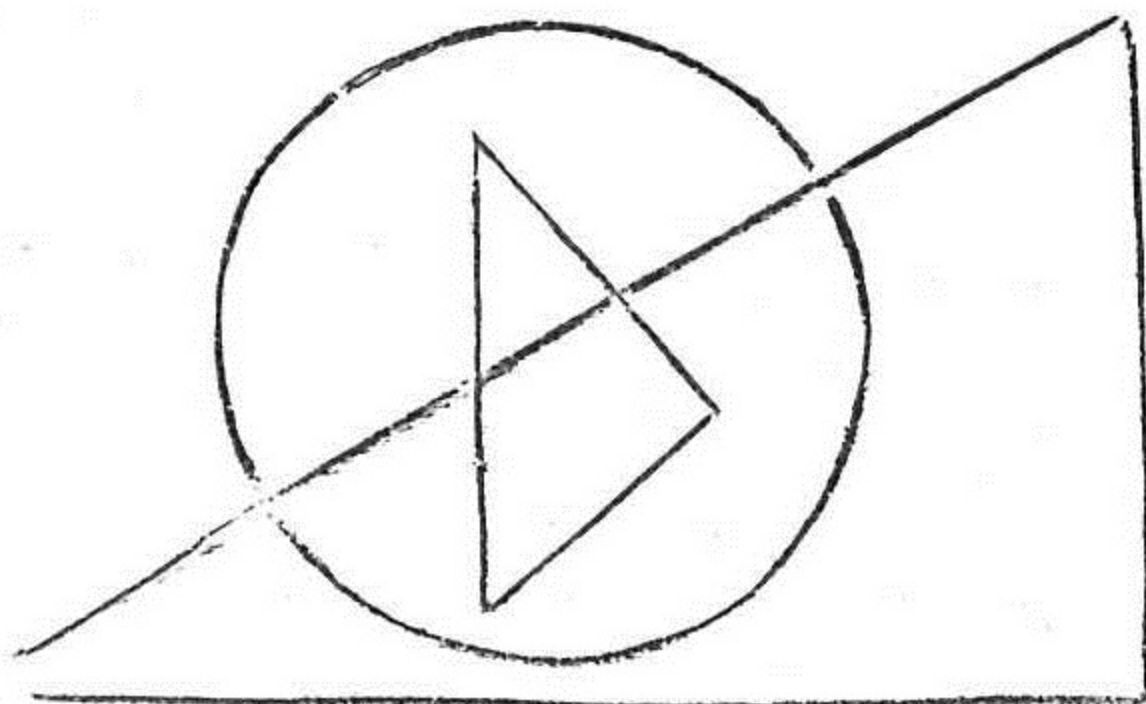
— Vous l'avez compris, répondit la jeune

SOLUTION DU RÉBUS N° 7.

65 65

65	11	24	7	20	3
65	4	12	25	8	16
65	17	5	13	21	9
65	10	18	1	14	22
65	23	6	19	2	15
	65	65	65	65	65

RÉBUS N° 8.



Tracer d'un seul trait de plume la figure géométrique ci-dessus.

AVIS A NOS ABONNÉS

Les abonnés qui auront fait parvenir, avant le 5 juillet 1879, à l'Administration, à Bruxelles, la solution du présent rébus, ont droit aux

PRIMES CI-APRÈS :

4^e, 5^e ou 6^e volume de l'Illustration Européenne, frs. 6,00 l'exemplaire, au lieu de frs. 10,00.

„Au Salon,” charmante oléographie, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

„A la Campagne,” formant pendant, valeur 8 francs, frs. 4 et frs. 6 encadrée.

Envoyer le mandat-poste, après la publication dans l'Illustration Européenne, du rébus ci-dessus.